

L'Arbre de Judée

La visibilité était mauvaise. Les essuie-glace n'arrivaient plus à chasser le déluge qui s'abattait sur le pare-brise. Et cette route qui n'en finissait pas... J'avais horreur de conduire.

Je ne sais pas ce qui m'avait poussé à partir. Peut-être cette adresse que j'avais trouvée dans la poche de mon vieux manteau... La curiosité aussi. À moins que ce ne soit l'ennui.

Un poids lourd me croisa et, pendant quelques instants, je ne vis plus rien. Je ralentis. L'eau coulait sur la chaussée, les champs s'inondaient. J'avais fini par perdre toute notion du temps. Il me semblait que je roulais depuis plusieurs jours. Je traversais les villages, les villes, sans m'en rendre vraiment compte. Autour de moi, le paysage restait toujours aussi gris, aussi flou.

L'Arbre de Judée

Un rapide coup d'œil à la montre du tableau de bord m'apprit que l'après-midi touchait à sa fin. Dans une heure au plus tard, je serais arrivé. Un peu de musique m'aurait fait du bien, mais je ne possédais pas d'autoradio. Pour me détendre, j'essayai de penser à autre chose. Ce n'était pas facile, avec ce temps. Un moment d'inattention m'aurait inévitablement conduit à l'accident. Je décidai alors de m'arrêter au premier village pour prendre un café car, depuis le matin, je ne m'étais accordé qu'une seule halte, dans une station service. La fatigue commençait à se faire sentir.

Je ralentis mon allure et me garai devant un petit bar dont le patron venait d'éclairer la salle. Il ne faisait pas encore nuit, mais les nuages lourds ne laissaient filtrer qu'une très faible lumière grise, insuffisante. Je m'assis à une table, dans le fond, et commandai un café. Le barman retourna au comptoir et s'activa derrière le percolateur. Quelques vieux jouaient aux cartes pour passer le temps ou par habitude, alors qu'installé face à la porte aux vitres jaunies, je regardais machinalement le rideau de pluie qui tombait des gouttières engorgées. Plus qu'une trentaine de kilomètres et je pourrais me reposer. J'avais mal aux reins.

Nous n'étions qu'au mois de septembre mais l'automne était arrivé d'un coup, à la suite de deux ou trois violents orages.

Tout le monde avait été surpris par ce temps si brutalement rafraîchi. La semaine précédente, les touristes

se doraient encore au soleil, sur les plages de la côte, et beaucoup avaient dû avancer leur départ de quelques jours.

Je vidai ma tasse et rejoignis la voiture dont l'intérieur sentait le tabac froid. Depuis le matin, je roulais toutes vitres fermées. Pour ne pas avoir à supporter cette odeur, je pris une cigarette avant de lancer le moteur. Il pleuvait toujours aussi fort. J'allumai mes codes puis quittai le village. Je suivais une petite route sinueuse, bordée d'arbres, qui longeait le pied de la colline. Bientôt, je ne vis plus rien de part et d'autre du faisceau lumineux que les phares projetaient sur la chaussée. La nuit était venue. Il faisait froid. Je branchai le chauffage, tandis qu'au loin il me semblait distinguer une légère lueur. Un coup d'œil sur une borne kilométrique me fit savoir que j'approchais du but. Dix minutes plus tard, j'atteignais les premières maisons. La pluie avait cessé, mais comment m'y retrouver en pleine nuit ? Mon plan paraissait soudain assez sommaire.

J'aboutis sur une place déserte où je garai mon véhicule. À ce moment, une silhouette apparut au bout de la rue. Malgré l'obscurité, j'eus le temps de reconnaître cette jeune fille au visage auréolé de boucles blondes sur lequel je lus une grande surprise. Elle s'arrêta net, me regarda affolée, puis tourna les talons et s'enfuit. D'un bond, je quittai la voiture et m'élançai à sa poursuite à la faveur d'un rayon de lune. Je l'aurais vite rattrapée si elle ne s'était dissimulée dans un coin d'ombre.

L'Arbre de Judée

Le bruit de la course m'évita d'hésiter aux carrefours, mais il fallait faire vite ! Que faisait-elle ici, dans ce quartier désert ? J'avais dû l'effrayer, aussi l'appelai-je pour la rassurer. Mais elle ne répondit pas, poursuivant infatigablement sa course à travers les ruelles obscures. Bientôt, je n'entendis plus ses pas, ne la vis plus. Elle avait dû se cacher pour souffler un peu. Je m'arrêtai et tendis l'oreille. Plus rien. Je l'avais perdue.

Je ne sais combien de temps j'avais passé à courir, mais, cette fois-ci, elle m'avait belle et bien semé. Essoufflé, incapable de retrouver ma respiration, j'attendis, assis par terre, le dos collé au mur d'une maison. J'étais égaré, les nuages masquaient la lune, on ne voyait plus à cinq mètres. Complètement désorienté, je ne savais plus quelle direction prendre. Toutes les maisons se ressemblaient, aussi sombres les unes que les autres, aussi inquiétantes. L'idée de passer la nuit à errer dans ce quartier ne m'enchantait guère, d'autant plus que depuis quelques instants je ressentais la désagréable impression d'être épié. Certainement la jeune fille. Qui d'autre se promènerait ici, à cette heure tardive ? Je me retournais souvent, levant les yeux vers les fenêtres closes, que je devinais plus que je ne voyais.

Un lavoir. Je consultai mon plan : ce devait être la rue en face. Je m'y engageai et trouvai l'impasse, légèrement éclairée par une lumière, sur le perron de la maison de Thélima, où je devais me rendre.

Devant, un jardinet et son immense arbre de Judée, un portillon métallique, avec une vieille clochette. Parcourant des yeux les fenêtres éteintes de la façade, je me souvins que ce genre de maison possède généralement un grand jardin, de l'autre côté, sur lequel donnent les pièces d'habitation.

Je franchis en quelques enjambées la distance qui me séparait du porche. La sonnette ne marchant pas, je frappai deux coups au battant et, sans attendre de réponse, tournai le loquet. Je fis quelques pas hésitants dans le couloir sombre, cherchant désespérément l'interrupteur que je finis par découvrir près du compteur d'électricité. Une faible lumière coula d'un vieux plafonnier ; une grande porte aux vitres martelées s'ouvrait sur un hall que des éclairages indirects et discrets baignaient de leur douceur feutrée.

— Tu peux entrer.

Je poussai le battant sous lequel filtrait un mince filet de lumière. Dans un coin de la pièce, une petite table basse. Des cartes. Des mains , longues et fines. Et *elle*. Dans un déshabillé de soie blanche.

— Tu vois, dit Thélima, posant le jeu devant elle, je t'attendais.

Le 9 de pique glissa. Un pur hasard... Une chance sur trente deux. Cependant, une flamme étrange naissait au fond des yeux de la jeune femme.

Un pur hasard ?

L'Arbre de Judée

De longs cheveux noirs caressaient ses épaules, glissant mollement jusqu'à ses reins. Elle m'observa puis m'invita à m'approcher.

— Ne reste pas figé ! s'exclama-t-elle en se levant. On dirait que tu n'as jamais vu de femme en déshabillé !

— Ce n'est pas cela... Sans doute la fatigue du voyage. Je suis sur les routes depuis l'aube.

Thélïma se dirigea vers une sorte de secrétaire qui se révéla être un bar. Elle me désigna une bouteille puis, ayant attendu mon acquiescement, m'en servit un verre. Je me laissai choir dans un vaste et confortable fauteuil tandis que la jeune femme reprenait sa place en face de moi. Elle remit ensuite le 9 de pique dans le jeu. Je vidai mon verre par petites gorgées, tout en essayant de comprendre ce qui m'avait poussé à venir jusqu'ici.

— J'espère que tu me feras le plaisir de dîner avec moi.

J'aurais préféré me coucher, mais elle insista jusqu'à ce que j'accepte. S'ensuivit alors un long silence uniquement troublé par le tic-tac d'une grande horloge murale. Mon regard errait de meuble en meuble, faisant chaque fois étape sur Thélïma qui, les yeux songeurs, semblait plongée dans un rêve des plus doux. L'avais-je déjà seulement rencontrée ? Je fouillai mes souvenirs sans jamais y retrouver sa trace. Pourtant, il m'aurait été difficile de ne pas la remarquer ! On ne pouvait oublier un tel visage, un tel corps...

Je sentais, par instants, ses yeux se porter furtivement sur moi avant de rejoindre les arabesques du plafond et se perdre à nouveau dans cet enchevêtrement de lierres habilement peints.

— Le dîner est servi dans le petit salon, comme Madame le désirait.

Le temps de me retourner, la jeune fille avait déjà quitté la pièce.

— J'enfile une robe et je te rejoins.

Thélïma venait de sortir à son tour lorsque apparut devant moi un petit visage de poupée juste suffisamment maquillé pour mettre en valeur de beaux yeux bleus pétillants et une bouche admirablement dessinée. C'était bien Myrte. J'allais lui demander pourquoi elle s'était enfuie tout à l'heure, mais elle avait déjà tourné les talons, m'invitant à lui emboîter le pas.

Tout en admirant la souple ondulation de ses hanches, je traversai la pièce, gravis quelques larges marches donnant accès à un boudoir aux murs tapissés de velours sombre où de moelleuses banquettes entouraient une table basse surmontée d'un lustre baroque.

Au fond, une porte capitonnée s'ouvrait sur ce que je supposai être le *petit salon*. Tout aussi précieux par ses meubles et ses tentures. Le couvert, dressé sur une nappe blanche brodée de fins entrelacs, m'impressionna par l'éclat du cristal, de l'argent et de la porcelaine fine.

L'Arbre de Judée

La présence de Myrte me rappela à la réalité. Je la saisis par les épaules pour l'obliger à m'écouter.

— Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi ce que tu fais là. Quelle comédie joues-tu ?

Une petite lueur de surprise au fond de son regard, puis son visage se ferma. Elle ne dirait rien.

Profitant d'un instant où je desserrais mon étreinte, elle s'enfuit précipitamment sans repousser la porte. D'un geste qui se voulait négligent, je lançai mon manteau sur le dossier d'une bergère et fis le tour de la pièce. En fait, ce n'était qu'une alcôve légèrement surélevée dont on avait tiré les rideaux et qui faisait partie du *grand salon*.

Thélîma entra, vêtue d'une longue robe bleue très décolletée ornée de broderies de fil d'or. Sur ses épaules, un châle blanc qu'elle déposa près de mon manteau. Elle me fit signe de m'asseoir et nous nous retrouvâmes tous les deux face à face.

Plusieurs fois durant le dîner, le regard de Myrte, qui nous servait, croisa le mien : un regard indifférent, presque froid.

Mon hôtesse se leva de table, fit quelques pas dans le petit salon, puis vint prendre place sur la bergère. Je quittai ma chaise pour le divan. Que me voulait-elle, au juste ?

Ses lèvres vinrent effleurer les miennes dans un rapide baiser.

— Nous pouvons y aller, annonça-t-elle simplement.

Je me laissai conduire à travers les salles sans chercher à m'orienter. Je reconnus bientôt la bibliothèque. Tout au fond, Thélîma souleva une tenture derrière laquelle se cachait une porte basse que nous franchîmes. Ce furent alors des escaliers en pierre qui n'en finissaient plus de descendre. Je ne sais combien de temps nous avons pu mettre avant d'atteindre ce dallage légèrement humide. D'immenses voûtes se perdaient dans l'obscurité, au-dessus de nos têtes, comme à l'intérieur d'un château-fort médiéval ou d'un temple souterrain. À mon grand étonnement, au détour d'un pilier ou au beau milieu du sol, nous croisions parfois des bouches de métro. Thélîma me prit le bras pour me guider. De l'autre côté, il n'y avait pas de mur. Pas de balustrade, non plus. Qu'une étroite passerelle enjambant un gouffre profond et noir.

Le jour se levait à peine lorsqu'on frappa à ma porte. À pas mesurés, je me rendis dans le séjour et tirai le verrou. C'était Alzon. Un ami. Un vrai. D'ailleurs, je ne pensais pas en avoir d'autres. Il entra, posa sur moi un regard légèrement interrogateur et s'installa dans un fauteuil après un « bonjour » dénotant un manque certain de sommeil.

C'était un drôle de personnage. Non seulement il peignait admirablement bien, mais il était doté d'un caractère merveilleux qui faisait de lui un ami extraordinairement agréable. Il se passionnait pour tout ce

L'Arbre de Judée

qui avait trait, de près ou de loin, à la perception des choses, de l'art aux mathématiques. D'un naturel curieux, tout l'intéressait. Surtout les problèmes que personne n'avait jamais résolus ! Chacune de ses initiatives était un défi à l'ordre établi, à la raison commune. C'est pour cela qu'il cherchait toujours plus loin, derrière les apparences, le mécanisme universel.

Artiste professionnel depuis l'âge de seize ans, il s'était élevé lui-même en véritable autodidacte, travaillant vingt heures sur vingt-quatre sans jamais se décourager, toujours plongé dans des livres de plus en plus compliqués. Il aurait pu devenir une machine s'il n'avait su garder intact son amour immodéré de la vie et de ses plaisirs. Chez lui, tout n'était que jeu. Ainsi, il était impossible de s'entretenir sérieusement avec lui d'un sujet grave. À l'exception, peut-être, de sa peinture.

L'année où nous nous étions rencontrés, il venait de s'installer dans un petit atelier, au fond d'une cour, à cent mètres de chez moi. Nous nous retrouvions chaque matin dans le même bar, devant notre petit déjeuner, à lire le journal. Puis, un jour, il avait engagé la conversation et m'avait invité à venir voir ses toiles. Depuis, il ne se passait pas une semaine sans que l'un de nous ne rendît visite à l'autre.

— J'ai travaillé toute la nuit pour mon exposition. C'est dans quatre jours. J'ai encore de nombreuses toiles à

encadrer. Si tu veux passer me voir, je ne quitte plus l'atelier...

La ville entière baignait dans une grisaille poisseuse tandis qu'une pluie légère comme de la brume encrassait l'air déjà chargé de gaz d'échappement.

Myrte poussa la porte vitrée du bar, se fraya un passage jusqu'à ma table et s'installa en face de moi. Elle retira son manteau, qu'elle accrocha au dossier de la chaise. Je la connaissais suffisamment pour constater, à son air anormalement désinvolte et à son regard fuyant, qu'elle était en proie à une forte émotion.

Je l'imaginai alors plusieurs années auparavant, lorsqu'elle venait s'asseoir près du pilier, à côté de la glace ; elle rajustait sa coiffure puis buvait à petites gorgées le thé à l'orange qu'on lui servait. Quand il m'arrivait de manquer son entrée, je devinais sa présence au parfum un peu sucré qu'elle répandait sur son passage. Je ne l'apercevais que dix ou quinze minutes chaque jour ; pourtant, si elle venait à s'absenter, je me sentais frustré. L'été, elle portait une petite robe blanche fendue sur le côté, ou un *jean* et un blouson qu'elle gardait ouvert sur un *tee-shirt* décoré. Sa tasse vide, elle quittait le bar pour s'engouffrer dans le bus n° 9, dont l'arrêt jouxtait la bouche de métro de la place Lepic. Elle disparaissait alors, noyée dans l'affluence des véhicules.

L'Arbre de Judée

Depuis, bien du temps s'était écoulé. Nous avions fini par faire connaissance, par nous fréquenter, nous aimer.

— Je te sens drôle, aujourd'hui, lui confiai-je.

Elle était visiblement gênée. Je buvais lentement sans la quitter des yeux, attendant qu'elle se décidât à parler.

— Je ne peux pas rester avec toi ce soir, avoua-t-elle enfin.

— Pourquoi ?

Elle ne répondit pas.

— Tant pis. Demain, alors ?

— Demain non plus.

Il me sembla comprendre où elle voulait en venir. Ses yeux, rivés aux miens, me parurent alors plus beaux que de coutume, plus grands et plus clairs.

Je lui vins en aide.

— Il y a longtemps que tu veux me quitter ?

Elle acquiesça d'un battement de cils.

— Il m'a fallu ce rêve, cette nuit... Un rêve étrange. Il y avait une amie que j'ai perdue de vue depuis bientôt trois ans... Et puis toi... Nous sommes si différents l'un de l'autre... Ça n'aurait jamais pu durer. Tu comprends ?

— Pas vraiment.

Ne sachant trop qu'ajouter, je pris le parti de me taire.

Elle devint songeuse comme si une idée venait de naître dans son esprit. Elle sortit de son sac un papier sur lequel elle griffonna quelques mots quand l'autobus n° 9 apparut

au bout de la rue.

— Il faut que j'y aille, maintenant.

J'eus un petit pincement au cœur lorsque après avoir enfilé son manteau Myrte se leva et m'accorda un léger baiser.

— Tu devrais songer à t'offrir un nouveau pardessus, ajouta-t-elle avant de partir. Celui-ci est plutôt fatigué !

Je la suivis du regard jusqu'à la porte puis la perdis de vue dès qu'elle se mêla à la foule pressée des passagers.

Très vite, des sièges s'étaient libérés. Myrte s'installa près d'une fenêtre pour mieux observer le parcours qu'elle allait redécouvrir après trois longues années. Thélïma habitait-elle toujours cette maison, au nord de la ville, dans ces quartiers qui s'étendaient au-delà du terminus de la ligne n° 9 ?

Dès le sixième arrêt, elle se retrouva seule avec le chauffeur et le contrôleur. Des rues, des immeubles aux enseignes lumineuses de plus en plus rares défilaient devant ses yeux alors qu'ils abordaient le quartier périphérique où il est préférable de ne pas se hasarder seul, la nuit.

— Ça a bien changé ! constata la jeune fille.

L'homme, qui somnolait dans sa cage de verre, ouvrit un œil.

— Et en bien peu de temps ! Je ne comprends pas

L'Arbre de Judée

pourquoi cette ligne est maintenue. Il n'y a plus jamais personne ! C'est bizarre qu'on n'ait pas rasé le quartier pour y planter des H.L.M. ou des manufactures. Ce serait plus utile que des maisons vides. Même les vagabonds n'y vont pas ! Ils préfèrent dormir dans les couloirs du métro...

— Mais que s'est-il passé ?

— Je n'en sais rien. C'est d'autant plus étonnant que ces quartiers se trouvent à moins d'une demi-heure de l'animation de la ville ! D'ailleurs, nous arrivons.

L'avenue de terre battue aboutit à un square désert entouré de maisons abandonnées. Le contrôleur alluma une cigarette.

— Terminus ! annonça-t-il lorsque le bus s'immobilisa.

Une pluie fine engluait les trottoirs de la place Lepic. Je n'avais pas quitté le bar depuis le départ de Myrte, cherchant à comprendre les raisons de cette brusque rupture.

C'est en fouillant dans la poche de mon manteau dans l'espoir d'y trouver quelques pièces de monnaie que je découvris cette curieuse feuille de papier pliée en quatre sur laquelle je lus, en marge d'un plan succinct :

THELIMA

L'Arbre de Judée

Impasse de la Nuit

Dans la grisaille de ce début d'après-midi, je passai le

porche donnant accès à la petite cour au fond de laquelle l'atelier du peintre était éclairé. J'entrai sans frapper. Une voix, derrière les étagères :

— Cha'ife...

— Ne te dérange pas, c'est moi.

— Ah ! 'el' on fent t' a'ène ?

Il se retourna, retira les clous de sa bouche et les posa sur son établi.

— Viens par ici ! Ne te vexe pas si je continue à travailler ; j'ai pas mal de retard. En passant, et si tu as soif, récupère la bouteille près du chevalet. Non, pas celle-là ! C'est l'essence de térébenthine ! Par terre... Oui.

Je m'en emparai et la portai sur sa table de travail. Un gros poêle à mazout ronflait au milieu de la pièce très encombrée par des toiles, des rayonnages et toutes sortes d'objets dont l'utilité m'échappait totalement.

— Tu vois, j'encadre.

Je m'assis sur un tabouret tandis qu'Alzon achevait de fixer la toile qu'il alla ensuite poser contre le mur.

— Comment expliques-tu la présence de ce papier dans la poche d'un manteau que je ne quitte jamais ?

Il prit la feuille.

— Qui c'est , Thélima ?

— Pas la moindre idée ! Je ne connais ni ce nom ni cette adresse.

— Mais voilà qui est intéressant ! s'exclama-t-il sur un

L'Arbre de Judée

ton de fausse plaisanterie. Qu'attends-tu pour y aller ?

— Que je sache où ça se trouve !

— Le problème sera vite résolu.

Il se leva, dérangea quelques livres sur une étagère et revint triomphalement avec un plan de la ville. Les feuilles voltigèrent, puis son doigt suivit une colonne de mots imprimés en caractères gras ; s'immobilisa.

— Voilà : impasse de la Nuit... G-12. Ce doit être au nord, murmura-t-il en dépliant la carte.

Je passai derrière lui.

— Là ! en haut ! m'écriai-je.

À la sortie du village, si l'on prend la route qui monte vers le nord, on aboutit bientôt à des plateaux désolés où la terre semble avoir été soumise à une très forte température, comme lors d'un incendie de forêt. Le sol en est craquelé. Pourtant, lorsque l'on traverse cette région, on a l'impression que la moindre averse transformerait ce paysage en un immense borbier. Nulle part on ne distingue de rochers. Quand on abandonne la nationale pour emprunter la petite route tortueuse qui mène en ces lieux, c'est comme si l'on quittait le monde réel et que l'on pénétrait dans un pays imaginaire. On est tout d'abord troublé par le silence. Pas le moindre chant d'oiseau, pas le moindre bruissement de feuilles, et cela bien avant d'arriver sur le plateau désertique où ne croissent que quelques maigres buissons très espacés et quelques rares arbustes rachitiques. Des maisons en ruine jonchent la campagne,

L'Arbre de Judée

comme des fruits mûrs tombés de l'arbre et rongés par les vers, puis des villas abandonnées, tous volets fermés, aux murs lézardés et étrangement déformés. Sur le moment, on n'y prête pas trop attention ; ce n'est que plus tard qu'on prend vraiment conscience de la singularité de toutes ces demeures, vieilles ou récentes. Leurs murs sont inclinés comme à la suite d'un glissement des nappes supérieures du terrain, ajoutant au paysage une note surnaturelle qui devient vite angoissante.

Je ne sais ce qui me poussa à suivre cette route puis à m'enfoncer à l'intérieur de ces terres de silence. Une route qui, d'ailleurs, n'avait pas dû être entretenue depuis bien longtemps ! Je ne me souviens pas avoir rencontré de bornes kilométriques ni de poteaux téléphoniques, mais je ne m'en fis pas la remarque. Mon esprit était trop imprégné de l'étrangeté émanant du paysage. Tous mes sens semblaient décuplés, comme lors de certains rêves particulièrement impressionnants. La route défilait machinalement, si bien qu'au bout d'un certain temps il me fut impossible de savoir si j'étais à pieds ou en voiture : j'évoluais au centre d'un monde mort, en spectateur perdu, désorienté, qui se serait trouvé là sans savoir dire pourquoi, au moment où il s'y serait le moins attendu.

Le style même des maisons avait de quoi surprendre. On en rencontrait de toutes sortes, de la vieille bastide provençale à la maison coloniale avec ses moulures et ses

balustres, en passant par des villas plus modernes et sans cachet. Un seul point les unissait : cette étrange inclinaison vers l'est.

Je passai lentement devant une bâtisse assez récente, à droite de la route, qu'il me sembla reconnaître. C'était une villa moins décrépie que les autres, bien que fissurée et s'enfonçant dans le sol comme un navire qui coule. Un mal implacable et brusque avait dû frapper l'endroit, laissant tout juste le temps aux habitants de fermer portes et volets, ce qui accentuait l'impression de mort et de désolation.

J'y pensais encore lorsque la route s'élargit pour se transformer en un grand boulevard de terre battue. Sans doute venais-je d'atteindre la périphérie d'une agglomération car, de chaque côté, s'élevaient de hautes habitations plus ou moins en ruine. Le glissement de terrain avait épargné ce quartier : les demeures, ici, étaient bien verticales. Une des maisons m'attirait particulièrement. Il ne restait que le mur du fond et celui de droite. La façade, celui de gauche, la toiture et les étages s'étaient effondrés, formant au niveau du rez-de-chaussée un énorme amalgame de pierres, de gravas et d'objets mutilés. D'après la taille des fenêtres, les étages devaient avoir six mètres de haut. On pouvait encore distinguer des moulures sur les murs, de même que quelques sculptures d'assez mauvais goût. J'éprouvais une étrange sensation à regarder cette ruine. Une tige de métal d'une vingtaine de mètres jaillissait du

L'Arbre de Judée

sol, juste devant moi. Elle pliait vers l'intérieur, sous le poids d'un reste de cloison encore accroché à son sommet. Je m'approchai et la touchai délicatement. Cela suffit pour la faire osciller, puis choir. Dans un bruit qui me parut anormalement étouffé, le petit pan de mur s'ajouta aux débris qui jonchaient le sol. Mais autre chose m'étonna davantage : j'avais soudain la certitude que, derrière la maison, se trouvait la mer.

J'aboutis alors au milieu d'immeubles en bon état, mais grisâtres et aux volets clos. Au carrefour, une petite pancarte publicitaire rouge et blanche, au niveau du premier étage, vantait le calme de la région tout en proposant aux éventuels touristes des prix avantageux pour l'acquisition d'appartements.

Un lavoir. Je consultai mon plan : ce devrait être la rue en face. L'impasse de la Nuit. La maison était là. Devant, un jardinet, un portillon métallique, avec une vieille clochette. Son tintement se répercuta sur les façades aveugles dans un écho qui n'en finissait plus. Rien ne différenciait cette demeure des autres habitations, si ce n'était, au bas des escaliers, sur la gauche, un immense arbre de Judée.

J'entrai sans frapper. C'est alors qu'apparut un petit hall au sol maculé de poussière de plâtre et de débris tombés du plafond.

La porte aux vitres martelées n'avait pas été fermée depuis longtemps, à en juger par les toiles d'araignées qui la liaient au chambranle et aux murs du couloir : un couloir vide, aux papiers peints délavés. Au fond, à droite, une porte donnait sur une pièce dépourvue de tout meuble, de toute tenture. De l'autre côté, un escalier descendait vers les sous-sols.

Soudain, l'intérêt qui m'avait animé jusqu'alors sembla me quitter. Je n'avais plus tellement envie de poursuivre mon inspection. Peut être parce que le soir tombait et que j'aurais aimé être loin d'ici lorsque la nuit viendrait. Je me sentais las, déçu. Si seulement je m'étais trouvé face à cette Thélïma ! Mon enthousiasme s'écroulait doucement, comme au ralenti. Le soleil se couchait derrière les toits des maisons, laissant l'ombre achever l'escalade des façades décrépies puis gagner progressivement les lucarnes des greniers. Toute énergie m'avait quitté, et je restais là, immobile, à constater le lent obscurcissement des carreaux du sol.

J'étais sur une terrasse dominant un parc sillonné d'allées mal entretenues. Quelques statues de marbre blanc émergeaient des buissons comme des fantômes pétrifiés, attendant je ne sais quel signal pour s'élancer dans une ronde infernale avant d'entamer leur macabre farandole à travers les rues du quartier périphérique nord.

L'Arbre de Judée

C'est au détour d'une charmille que je décelai l'effigie de Thélima, dont le nom, gravé sur le socle, était en partie occulté par des halliers. Mon regard remonta le long de son corps jusqu'à son visage, puis s'attarda sur cette robe moulante qui s'évasait au niveau des genoux.

— C'est une belle fille, n'est-ce pas ? demanda Myrte, dans mon dos.

— Une très belle fille, précisai-je en me retournant. Alzon aurait certainement aimé faire son portrait.

— Alzon ! Encore Alzon ! Tu ne parles que de lui depuis que l'on se connaît. Je ne sais même pas à quoi il ressemble, ton Alzon !

Était-ce de ma faute s'ils ne s'étaient jamais rencontrés ? Le hasard seul en était la cause. Je détournai la conversation afin d'éviter une nouvelle scène et la ramenai au sujet qui me préoccupait.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ici ?

Je découvrais la vérité au moment même où je l'énonçais : Myrte n'était-elle pas la seule à avoir pu glisser ce papier dans la poche de mon manteau, tout à l'heure, dans le bar ?

Ma révélation, par son ton incisif, la désarma. Elle eut une moue d'enfant prise en défaut et avoua :

— Pour te faire vivre ce que tu as vécu dans mon rêve... Tu sais, ce rêve dont je te parlais... Nous étions tous les trois, Thélima, toi, moi... Ici ! Tu étais venu parce que tu

avais trouvé son adresse. Dans ton manteau... Mais le quartier était tel que je le connaissais à l'époque où j'habitais chez Thélïma...

Myrte paraissait bouleversée. Elle qui espérait renouer avec le passé, en prenant le bus n° 9, se retrouvait au cœur d'une banlieue désolée. Il n'y avait pas si longtemps, elle traversait le jardin du palais, contournant les carrés de fleurs et les petits bassins aux carreaux de céramique, avant d'emprunter l'avenue qui la conduisait à l'impasse de la Nuit. Un escalier, à gauche de la terrasse, descendait au parc où, le soir, elle aimait se promener parmi les allées bien entretenues jusqu'au portail de fer donnant sur le terrain vague qui s'étendait au-delà de l'impasse. Sous cet escalier, une porte : celle du studio qu'elle louait. Une grande glace occupait tout le fond de l'alcôve où se trouvait le lit, donnant ainsi plus de profondeur à la pièce. Sous la fenêtre, près de l'entrée, une table, une chaise et un fauteuil. Au fond, une petite cuisine et une salle de bain. C'était le seul endroit que Thélïma avait aménagé en style moderne.

— Ici, vous serez indépendante, avait-elle ajouté.

Dès la première semaine, elle avait fait visiter à sa locataire les moindres recoins de *L'Arbre de Judée*. C'est ainsi que Myrte avait découvert les sous-sols de la maison qui, par leur immensité, avait stimulé son imagination. Elle en repoussa les limites à l'infini, créant au fil des nuits un monde souterrain desservi par d'étranges rames de métro.

L'Arbre de Judée

Les stations, que l'on découvrait parfois au détour d'un pilier ou au beau milieu du sol, ne portaient pas de nom mais une lettre et un numéro inscrits en blanc sur fond bleu. Je me laissais conduire sans chercher à m'orienter : d'immenses voûtes se perdaient dans l'obscurité, comme à l'intérieur d'un château fort médiéval... Devant, il n'y avait pas de mur. Pas de balustrade non plus. Qu'une étroite passerelle enjambant un gouffre profond et noir d'où semblait monter comme un bruit de galets roulés par les vagues.

Théliima me prit le bras pour me guider parmi les argelas jusqu'à la crique où l'écume phosphorescente venait s'éteindre sur le sable sombre de la petite plage que délimitaient deux avancées de rochers humides et glissants.

L'Arbre de Judée se dessinait derrière nous sur un ciel pur, tandis que la lune, à son premier quartier, projetait ses zones d'ombre et de lumière en longues lames acérées.

— C'est un bel endroit pour rêver, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

Je hochai la tête, l'esprit ailleurs. À moins de vingt mètres de la berge, telle un bouchon, une barque se laissait balloter par les flots. Un homme était à son bord, dont je ne discernais que la silhouette obsolète. Debout sur la poupe, vêtu d'une redingote et d'un chapeau haut de forme, il ressemblait plus à un personnage de boîte à musique qu'à un être humain.

L'Arbre de Judée

— Mais c'est Alzon ! Que fait-il là, dans cet accoutrement ? m'écriai-je.

Sans plus me soucier de Thélima, j'entrai dans l'eau.

— Alzon ! hurlai-je en agitant les bras pour attirer son attention.

Ma voix se mêlait au bruit des galets ; j'avançai encore, m'enfonçant progressivement jusqu'à la taille, puis jusqu'aux épaules. Sur la berge, la jeune femme me suppliait de revenir.

Quand mes pieds ne touchèrent plus le fond, je me résignai à nager, m'éloignant résolument de la côte. La barque devint alors mon seul repère tandis qu'une angoisse sourde s'emparait de moi.

Je m'entendis appeler au secours mais l'homme, toujours aussi immobile à l'arrière de l'embarcation, m'entendait-il seulement ?

Mes vêtements me gênaient et m'alourdissaient. Fort heureusement, Alzon sortit de sa léthargie, vira de bord et me rejoignit en quelques secondes. Bien enveloppé dans le plaid qu'il avait jeté sur mes épaules, je grelottais encore lorsque je lui demandai ce qu'il faisait là, déguisé de la sorte.

— Et toi ? me rétorqua-t-il. Que fais-tu, nageant tout habillé ?

— Je viens de chez Thélima. Myrte m'attendait dans le parc. Elle m'a parlé des sous-sols, du métro...

L'Arbre de Judée

L'esquif glissait sur l'eau calme. C'est à peine si nous percevions le léger clapotis des flots sur la coque.

— Elle m'a raconté un rêve... continuai-je. En m'envoyant chez Thélima, elle se serait débarrassée de moi !

— On ne se méfie jamais assez des grandes marées ! déclara le peintre avant de commander la manœuvre comme si nous étions à bord d'un trois-mâts.

— Mais j'ai réussi à m'échapper !

La plage, que la nuit avait effacée, n'était plus qu'un souvenir lorsque je me décidai à tout relater.

Le grand calme de l'infini nous berçait de sa tiédeur, nous projetant au-delà de nous-même, au cœur de ces instants suspendus qui composent l'éternité. Nous glissions vers l'horizon.

— Tu devrais t'habiller, me suggéra le peintre. C'est bientôt l'heure !

Je descendis dans l'entrepont par un escalier en colimaçon, jusqu'à cette plate-forme métallique qui desservait plusieurs couloirs d'où me parvenait un grondement sourd semblable à celui du métro. Thélima m'apparut alors, vêtue d'une longue robe bleue très décolletée ornée de broderies de fil d'or. Sur ses épaules, un châle blanc.

— Nous pouvons y aller, annonça-t-elle simplement en me prenant le bras.

Elle tira le rideau qui nous séparait du *grand salon* où les toiles d'Alzon, habilement mises en valeur par une multitude de projecteurs savamment répartis, se trouvaient exposées ; puis me conduisit jusqu'à cette table, recouverte d'une nappe blanche, sur laquelle on avait déposé les verres et les rafraîchissements.

J'ouvris une bouteille de champagne, en remplis deux coupes que nous levâmes à la santé de l'artiste au moment même où celui-ci faisait son entrée, élégamment costumé et coiffé d'un magnifique chapeau haut de forme.

— Nous n'attendions plus que vous, mon cher maître, dit-elle en lui souriant.

Alzon s'inclina poliment et baisa la main de la jeune femme avant d'accepter le verre qu'elle lui tendait.

— Venez, que je vous présente à nos hôtes. Ils sont impatients de faire votre connaissance.

Je profitai du moment où Thélïma l'emmenait pour admirer à mon tour les œuvres de mon ami. Magnifiées par le décor précieux de la pièce, elles me parurent différentes de celles qui couvraient les murs de son atelier. J'avais l'impression qu'elles se trouvaient soudain dans leur élément et qu'elles revenaient à la vie après une longue période d'hibernation.

J'allais m'asseoir sur le velours bleu nuit d'un fauteuil lorsque j'aperçus, près de la porte, cette jeune fille aux boucles dorées qui s'approchait du buffet sur lequel étaient

L'Arbre de Judée

disposés les toasts. Elle s'en servit un, observa l'assemblée d'un regard indifférent, puis se dirigea vers la baie vitrée donnant sur la terrasse.

Je posai ma coupe et lui emboîtai le pas.

L'air était doux, la nuit merveilleuse ; j'espérais trouver la jeune fille accoudée à la balustrade, les yeux plongés dans l'ombre des fourrés du parc, à contempler les statues de marbre, ou étendue sur un banc, le visage offert à cette brise caressante chargée des rêves de l'océan. Je ne vis personne.

Un escalier, à gauche, me conduisit alors jusqu'aux allées soigneusement entretenues qui se perdaient dans l'obscurité des tonnelles. Je m'y engageai avec prudence, certain de la rencontrer, lorsque je tombai en arrêt devant l'effigie de Thélïma. Mon regard monta le long de son corps jusqu'à son visage.

— C'est une belle fille, n'est-ce pas ?

Je sursautai au son de cette voix comme si l'on me tirait d'un profond sommeil.

— Tu reviens de loin ? demanda Myrte.

Elle m'observa un long moment, puis, lorsque j'eus complètement recouvré mes esprits, se décida d'un coup ; son visage vint se blottir dans le creux de mon épaule tandis que mes doigts s'insinuaient timidement dans les boucles de ses cheveux.

L'Arbre de Judée

Elle releva la tête, regarda mes lèvres, hésita quelques secondes, et m'embrassa enfin.

— Myrte... chuchotai-je.

Elle posa un doigt sur ma bouche comme pour m'inciter à me taire et répondit négativement de la tête aux questions que j'allais formuler.

— Ce n'est plus possible maintenant... murmura-t-elle. Il y a deux ans, trois ans, peut-être...

